

SAUL BELLOW

« [L'ermite dfaul Vermont](#) », Florence Noiville, *Le Monde*, 8 septembre 1995

repris dans [Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires](#), éd. Autrement, 2016

(Articles ultérieurs de Florence Noiville dans *Le Monde* sur Saul Bellow :

- « [Bain d'Amérique : Saul Bellow en portraitiste magistral avec la réédition de *Ravelstein*](#) », 16 septembre 2004
- « [Trois questions à James Atlas](#) », biographe de Bellow, 6 avril 2005
- « [Les Aventures d'Augie March et Le Don de Humboldt en poche](#) », 16 décembre 2014
- « [Avant de s'en aller, de Saul Bellow et Norman Manea : conversation entre deux géants de la littérature](#) », 25 novembre 2021)

C'est dans un coin sauvage de la Nouvelle-Angleterre que Saul Bellow a élu domicile. À quatre-vingts ans, la « paire d'yeux », comme il se définit, porte toujours un regard ironique et sarcastique sur le monde.

L'homme s'est approché sans bruit. « *Suis-je celui que vous attendez ?* » Étrange d'entendre ainsi parler français dans cette auberge écartée du Vermont. Et plus étrange encore d'y voir surgir un Prix Nobel de littérature qui tient moins d'un Hemingway ou d'un Steinbeck que d'un travailleur de force. Casquette à visière avachie, chemise et pantalon de jean fatigué, lourds godillots de montagnard, Saul Bellow ressemble, ce jour-là, à un bûcheron musculeux, renfrogné, un homme des bois campé à gros traits pour roman de Jack London.

Une Chevrolet attend dehors. Où allons-nous ? « *Chez moi* ». Le privilège est rare. À quatre-vingts ans, l'auteur d'*Herzog* et du *Don de Humboldt*, écrivain chargé d'honneurs trois fois couronné par le National Book Award, lauréat du prix Pulitzer en 1976, la même année que le Nobel, se méfie des médias (1), peste contre le journaliste qui vient d'achever sa biographie (« *C'est comme lire la critique d'un concert faite par un sourd* »), et protège jalousement son adresse.

Qui le dénicherait, pourtant, dans ce bout du monde de la Nouvelle-Angleterre ? Sur un chemin de terre désert, la voiture s'enfonce dans les arbres, mélange de conifères et d'érables troué çà et là de petits lacs bleu marine. « *Je passe ici le plus clair de mon temps, explique Bellow. Ma femme et moi arrivons au printemps, comme les oies du Canada, et ne redécollons qu'à l'automne. L'hiver, pour garder le contact, j'enseigne un trimestre à l'université de Boston.* »

En évoquant ce Vermont sauvage, sa « *communion avec l'Amérique d'avant la mécanisation* », Saul Bellow sort de sa réserve. Il parle de chaque rocher, de chaque mur moussu comme d'un être cher. Il s'émerveille des préoccupations de la population « *indigène* » : « *Chemins bourbeux à la période des pluies, engelures et sous-vêtements thermiques, prix du stère, corps de pompiers volontaires, voilà toute leur conversation.* » Isn't it beautiful ? On s'interroge. Celui qui, pendant trente ans, régna sur les lettres américaines, celui dont les ouvrages de *L'Homme en suspens* (1944) au *Don de Humboldt* (1975) ont tant marqué le roman outre-Atlantique, ce créateur passionnément épris de vie, ce penseur sagace, cette mauvaise langue, cet ironiste, ce provocateur... se serait-il retranché du monde au point de s'abandonner désormais à une paisible et émoullente contemplation de la nature ?

Erreur. La dérision, le sarcasme affleurent sous l'eau qui dort. Évoque-t-on ses « *confrères* » du voisinage, Bellow s'échauffe : « *J. D. Salinger est de l'autre côté de ces collines, dans le New Hampshire. C'est un ours. Ne voit personne. Ne sort jamais. Pire que moi.* » Soljenitsyne ? « *Il habitait là, lui aussi, avant de rentrer dans son royaume ! Il vivait en exil, comme les Stuart à Versailles après la Révolution ! Non, je plaisante. Ses romans ne sont pas très bons. Trop rigides. Mais j'aime ses "goulag books" !* Le ton est donné. Un mélange de farce, de plaisanterie grave, de pessimisme ambigu... Et pour brouiller les pistes, une pirouette : « *Ne craignez pas de vous payer ma tête. Je suis un vieux chêne qui se moque des clous !* »

Il se moque de bien des choses, Saul Bellow. Des attaques des autres et de son relatif isolement parmi les écrivains américains, des universitaires et des intellectuels, « *ces grands prêtres corrompus de la culture* » et aussi du « *politically correct* » qui lui hérissé le poil : « *C'est la ligne du parti. Si vous vous en écarterez, vous êtes excommunié.* » Il s'est même, il y a peu, attiré les foudres des bien-pensants qui l'accusaient de relativisme culturel. « *J'aurais dit que les Papous n'avaient donné naissance à aucun Proust et qu'il n'y avait jamais eu de Tolstoï chez les Zoulous, ce qui était considéré comme une insulte envers ces deux peuples et comme une preuve que j'étais, au mieux, un être dépourvu de toute sensibilité, au pis, un élitiste, un chauvin, un réactionnaire et un raciste, en un mot un monstre.* » Et Bellow, de tempêter contre « *la dictature du "PC"* », regrettant l'époque de Mark Twain où l'humour avait une « *influence salutaire* » sur le comportement du « *Cretinus americanus* ».

La voiture s'arrête. Clairière lumineuse, maison de bois ocre rouge. Voilà donc le repaire de l'écrivain qui passe pour l'un des plus cultivés des Etats-Unis. Keats, Yeats, Shakespeare... Comme les cailloux du Petit Poucet, des livres, un peu partout, vous conduisent de la cuisine au saint des saints, une forêt de papier imprimé au cœur des arbres. Alliance saisissante entre nature et culture : il y a, dans cette bibliothèque improbable, les nourritures préférées de Saul Bellow : Faulkner, Hemingway, Henry James... Des contemporains aussi, comme Denis Johnson, Ralph Ellison, Philip Roth. « *J'aime et j'admire Philip Roth* », précise Bellow, tandis que Janis, sa cinquième femme qui fut aussi l'une de ses postgraduate students, apporte du thé et des gâteaux à la cannelle.

Pétri par les livres, Bellow l'est depuis son plus jeune âge, lorsque la littérature faisait « *partie intégrante de la vie* ». « *On s'en nourrissait. Pas en connaisseur, en esthète, en amoureux des lettres. Non, c'était une chose que l'on ingérait pour qu'elle devienne notre substance même.* » Né en 1915 à Lachine, au Québec, de parents juifs d'origine russe son

père importait des oignons d'Égypte à Saint-Pétersbourg, Solomon (dit Saul) Bellow s'installe à Chicago à l'âge de neuf ans. Chicago des années 20..., royaume de Randolph Hearst et d'Al Capone, « *entrelacs toujours élargi de villages d'immigrants, sentant la choucroute et la bière brassée (...), les conserves de viande et la savonnerie* ». Chicago de la Grande Dépression... Ce décor apparaît fréquemment dans ses livres et notamment dans le bref récit que l'on traduit ces jours-ci, **En souvenir de moi**. Le jeune homme que l'on y croise ressemble à l'auteur lui-même. Pour quelques dollars, il livre des fleurs aux enterrements. Il parcourt la ville en tramway avec ses couronnes « *Requiescat in pace* ». Comme Bellow, il parle sans doute yiddish avec sa mère, anglais avec ses frères et dans la rue, hébreu, le soir à la Schul. Il étudie en classe Jules César et **The Mill on the Floss**. « *Nous, enfants d'immigrés, apprenions par cœur des poèmes de Shelley et de Coleridge, insiste Bellow. Tout cela faisait une salade assez bizarre.* »

Ce sont ces hasardeuses « *mixtures humaines* » qui donnent les produits « made in America ». Toute sa vie pourtant, Bellow, le juif, l'immigrant, restera un outsider ou plutôt un outsider. Enfant, tout lui paraît étrange. Il sent, il observe, il prend des notes. Il se définit comme « *une paire d'yeux* ». « *Ce qui me parlait, ce n'était pas tant ce que disaient les gens (...) que leur aspect et leurs gestes. Un nez parle, de même que (...) l'implantation des cheveux, la forme des oreilles, l'éclat des dents, les émanations du corps.* » Écrivain, il veut « *s'éloigner de l'anglais mandarin* » pour « *introduire ses accents personnels dans la langue* ». Il recherche la « *fusion de la familiarité et de l'élégance. Ce que l'on trouve dans la meilleure écriture anglaise du XXe siècle chez Joyce ou E. E. Cummings* ». Il mélange « *langage de la rue* » et « *grand style* », références littéraires, réminiscences du yiddish, collages d'autres langues. Il jubile...

Bellow se souvient de ses premières recherches, au temps des **Aventures d'Augie March**. Grâce à une bourse Guggenheim, il était à Paris, c'était en 1948. Il écrivait « *n'importe où, dans n'importe quelle position* ». « *Ça jaillissait de moi, dit-il. Je giclais comme une bouche d'incendie. (...) L'image n'est pas entièrement satisfaisante : les bouches d'incendie ignorent l'excitation sexuelle. J'étais follement excité.* »

C'est à partir d'**Herzog**, son roman de la maturité, peut-être son plus beau livre, que ce feu créateur est le mieux maîtrisé. L'auteur y campe un universitaire, Moses Herzog, lâché par sa deuxième femme : un homme au bord de la folie, qui écrit des lettres aux vivants et aux morts, aux membres du gouvernement, à son analyste, à Hegel, à Eisenhower, à Martin Luther King... Il invente le personnage de l'intellectuel juif, urbain, névrosé, un peu grotesque mais bourré d'un humour ravageur le héros « *woodyallénien* » avant la lettre.

Herzog, c'est la détresse de l'individu cultivé, asphyxié par la civilisation de masse, soulé par le torrent d'informations et de sollicitations qui l'assaillent, voyant se disloquer les repères auxquels il a cru, et ne parvenant plus à lutter contre la confusion intérieure, le chaos généralisé. Ce thème récurrent dans son œuvre, Bellow le reprend, en moraliste, dans un recueil d'articles intitulé **Tout compte fait**. Il y a, dans cet ouvrage, bien d'autres sujets récits de voyage, hommages à des amis disparus, apologie de Mozart..., mais la question du rôle de l'écrivain y est lancinante. « *Les Américains ont peine à croire que quoi que ce soit puisse être plus intéressant que l'actualité même* », constate Bellow. L'excitation du réel met à ce point « *l'imagination en déroute* » que le romancier doit compter avec la « *concurrence* » de ceux qui possèdent un autre « *savoir* » sur la société économistes, sociologues, historiens, publicitaires... Et que dire du public sans cesse « *distrain* » ? Un public dont l'attention est « *mise aux enchères* ». Un public harassé ?

Désabusé, Saul Bellow ? Indigné ? Au contraire : « *Le monde ne lui doit rien et il ne lui sied pas de s'indigner au nom de la littérature.* » Il s'est renversé en arrière et sourit de malice. Il vient d'inventer le concept de *reader harassment*. « *Voyez Norman Mailer, dit-il. Il fait beaucoup de bruit, il a des prétentions viriles et révolutionnaires qui ont mal vieilli. Mais quand il est bon, il est vraiment très bon. Ce qui est scandaleux, c'est la longueur de ses romans. Jeter tant de papier à la tête des gens en attendant qu'ils vous lisent... !* »

Toujours le même rire, un peu triste tout de même, et qui semble ne pas devoir finir. À cet instant, Saul Bellow ressemble exactement à une description de Moses Herzog, au début du roman. « *Effondré sur le divan, les bras abandonnés au-dessus de sa tête et les jambes allongées, étendu sans plus de style qu'un chimpanzé* », le nombril pointant hors de sa chemise en jean. Son regard est ailleurs. Il semble observer avec détachement le travail littéraire effectué depuis cinquante années. « *Comme s'il regardait par le gros bout d'un télescope une image minuscule et parfaitement nette.* » Que voit-il ? Le déclin de l'Occident ? La défaite de la pensée ? On ne le saura pas. « *Vous reprendrez bien un de ces gâteaux à la cannelle...* »

Né de parents juifs émigrés de Russie, **SAUL BELLOW** suit des études à l'université de Chicago dont il ressort brillamment diplômé en sociologie et anthropologie. Il enseigne à l'université du Wisconsin puis sert dans la marine durant la Seconde Guerre mondiale. Il publie son premier roman *L'Homme de Buridan*, en 1944. Son œuvre, très prolifique est centrée sur l'interaction entre les trois instances majeures du roman : auteur, narrateur et personnage. Il se voit décerner à trois reprises le National Book Award, est nommé « *meilleur écrivain de sa génération* », décroche le prix Pulitzer en 1976 et reçoit le prix Nobel de littérature la même année. Il meurt en 2005, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Œuvres citées

En souvenir de moi, roman, trad. Pierre Grandjouan, Plon, 1995

Tout compte fait, essai, trad. Philippe Delamare, Plon, 1995

Le don de Humboldt, roman, trad. Anne Rabinovitch et Henri Robillot, Flammarion, 1978

Herzog, roman, trad. Jean Rosenthal, Gallimard, 1966

L'homme de Buridan, roman, trad. Michel Déon, Plon, 1954